

LES

BAINS DE BADE

AU XVe SIÈCLE

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES.

DÉCLARATION.

« Chaque ouvrage appartient à son auteur-éditeur. La Compagnie « entend dégager sa responsabilité collective des publications de ses « membres. »

(*Extrait de l'article IV des Statuts.*)

JUSTIFICATION DU TIRAGE.

Tiré à quatre cent douze exemplaires numérotés
12 sur papier de Chine.
400 sur papier de Hollande.

N° 92.

Vingt-huitième publication de la Compagnie.

28

LES

BAINS DE BADE

AU XVe SIÈCLE

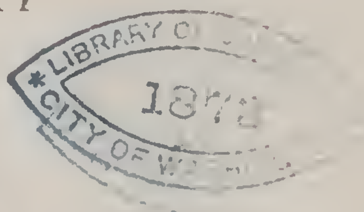
PAR POGGE

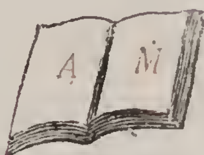
Bracciolini, Poggio

SCÈNE DE MŒURS TRADUITE EN FRANÇAIS
POUR LA PREMIÈRE FOIS

par

ANTONY MERAY





PARIS

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

Mil huit cent soixante-huit



INTRODUCTION

Bien qu'elle soit déjà vieille de quatre cent cinquante-trois ans, la lettre que nous traduisons ici est une véritable nouveauté; elle est à peine connue, et n'a pas encore été traduite dans notre langue. Je ne connais personne qui ait plus de droits à la sympathie des bibliophiles que celui qui l'a écrite, le spirituel Poggio Bracciolini, auquel nous donnerons simplement le nom de Pogge, à la manière de France. C'était un admirable chasseur de livres, ce gracieux citoyen de la république de Florence. Quelle magnifique aventure que son excursion aux tours ruinées du cou-

vent de Saint-Gall, d'où il sauva, avec l'aide de deux de ses amis, tant de manuscrits précieux, en train de pourrir, au dire de l'un d'eux, dans un caveau humide où l'on n'aurait pas voulu jeter un condamné à mort ! De cette crypte malsaine, ces trois passionnés des belles-lettres réussirent à extraire, pour les rendre au soleil de l'intelligence, deux charretées de ces vénérables témoins de la pensée humaine, souillés de boue, de moisissures et de salpêtre.

Qui de nous n'a rêvé une pareille bonne fortune ? C'est un rare bonheur que celui de fouiller à son aise une pareille mine, de déterrer des vieux livres superposés par couches, de retrouver des centaines de manuscrits sur peau de vélin dont les volumes se délitent comme les tranches du schiste et de l'ardoise dans les profondeurs de la carrière.

Heureusement pour Pogge et ses compagnons, ils trouvèrent dans Henri de Gundelfingen, abbé du monastère, un moine insouciant des lettres et moins jaloux de posséder les œuvres des penseurs que celles des vignerons. S'il en eût été autrement, la déception aurait été cruelle pour eux et les érudits de leur temps qui virent reparaître ces écrits viels et antiques *dans leur texte original et sous forme de traduction.*

Celui auquel s'adresse la lettre curieuse sur les eaux de Bade était lui aussi un ami passionné des livres, amantissimus librorum. *Nicolo Nicoli avait réuni avec un zèle infatigable une merveilleuse bibliothèque dont les nombreux volumes tenaient à peine sur huit cents rayons,* supra octingintos codices. *Quel amour des livres ne fallait-il pas pour arriver à réunir une si majestueuse librairie, même en Italie avant l'invention de Guttemberg! Pogge, qui nous fournit ces détails dans l'oraison funèbre de son ami, ajoute que Nicolo Nicoli, craignant de voir à sa mort la dispersion d'un trésor amassé avec tant de soins, en fit, par testament, une bibliothèque publique à l'usage des lettrés de Florence, sa patrie.*

Cette lettre, qui est traduite pour la première fois en français, est elle-même d'un vif intérêt; c'est une scène de mœurs du XVe siècle, fort piquante. Elle nous offre une nouvelle preuve de l'instabilité de la mode. Le Bade qui lui sert de cadre n'est pas celui où l'on va aujourd'hui exposer sa bourse, bien qu'il soit comme lui placé à quelques milles des rives du Rhin. Au temps où le Bade actuel n'était encore qu'un maigre village, celui de Pogge était la capitale assez opulente d'un petit

comté allemand devenu suisse, et englobé maintenant dans le canton de Zurich.

Si la faveur publique a changé le lieu de ses récréations thermales, cette description nous apprend qu'au moyen âge les bains étaient déjà un simple prétexte de distractions. Baden-Bade est, on le sait, un rendez-vous de chercheurs et de chercheuses d'aventures, une exposition estivale de personnages plus ou moins officiels, plus ou moins célèbres, et surtout un vaste salon de jeux.

Les baigneurs du Bade helvétique étaient, Pogge va nous le dire, des gens pleins de santé, en quête de sensations d'amour et de voluptueuses impressions. Les amants, les galants, les femmes sensuelles, les stériles aspirant à la fécondité, celles qui désiraient montrer leurs étoffes d'or et d'argent, et les formes qu'elles revêtaient, s'y rendaient en foule. Au milieu de ces réunions bruyantes et avides de plaisirs, quelle figure auraient pu faire des malades et des infirmes? Les pauvres diables qui cherchent la santé du corps se trouvaient là, comme dans tous les bains adoptés par la mode, en très-faible minorité.

Pogge s'était rendu à ces bains attrayants, de la ville de Constance où se tenait alors le concile qui devait lui donner pour quatrième patron le pape Martin V. Il y remplissait ses fonctions habituelles de secrétaire apostolique et rédacteur des brefs auprès du pape Jean XXIII. Après la déposition, en 1415, de cet étrange pontife, qui avait acheté son élection avec les profits de son premier métier de corsaire, notre spirituel auteur, âgé alors de trente-cinq ans, était allé se reposer, aux eaux de Bade, des interminables discussions théologiques et des accusations passionnées auxquelles avait succombé son troisième patron, et qui avaient allumé le bûcher de Jean Huss.

Le secrétaire apostolique ne fut pas le seul des personnages du concile qui pensa à se donner cette mondaine distraction; beaucoup de pères délibérants, de théologiens consultants, de prélats et de simples moines éprouvèrent sans doute le même besoin dans l'intervalle des sessions, « recreandi gratia. » Pogge dit en effet avoir vu beaucoup de tonsures et de couronnes monacales au milieu des sirènes qui nageaient dans ces eaux enchantées. En ce temps-là, le populaire n'osait se permettre de critiquer ouvertement la conduite des gens d'Église. L'opinion publique n'existait pas encore, et

la Cour romaine était dans la plénitude de sa tolérance voluptueuse.

Ces escapades ecclésiastiques déridaient à peine les physionomies si calmes, si pacifiques, si hospitalières des bons Allemands que notre auteur loue avec tant d'effusion. Il y avait là d'ailleurs un avant-goût d'harmonie si parfait, que personne ne songeait à blâmer ses voisins. Tout ce qui se faisait dans ce vallon paradisiaque semblait lavé par un affluent du fleuve Léthé; tout ce qui s'y disait était couvert par le bruit de la formidable cataracte du Rhin, et ne parvenait jamais au delà des rochers retentissants de Schaffouse.

Une chose est particulièrement à remarquer dans cet écho de la vie européenne d'il y a bientôt cinq cents ans : c'est l'étonnement profond qu'inspire à ce Florentin, habitué aux passions turbulentes, aux caractères trop soupçonneux de ses concitoyens, la simplicité, la bonhomie, la placidité sans pareille des braves indigènes de cette partie de la Germanie. Jamais contraste plus saisissant ne fut mieux pris sur le fait et plus éloquemment expliqué. Pogge ne tarit pas sur la différence inouïe qui existait entre la fièvre du caractère florentin et la tranquillité souriante, inébranlable des riverains du Rhin, au XVe siècle. Leurs filles et

leurs femmes lui semblèrent moins occupées à conserver leur honneur intact qu'à étendre hors des limites ordinaires leur prodigieux amour de l'hospitalité.

On douterait de la véracité de Pogge, et l'on serait tenté de prendre cette lettre charmante pour un éclair de son imagination, s'il n'était resté des traces vivantes de ce qu'il s'est plu à raconter avec de si gracieux détails à son ami Nicolo. Ces mœurs limpides et riantes ont, par bonheur, conservé des oasis, où elles se défendent encore contre l'envahissement du rigorisme qui tend à conquérir le monde et à l'attrister.

Dans plusieurs pays de bains de l'Allemagne du Sud, à Gastein, près Saltzbourg, par exemple, la légèreté des costumes et la familiarité entre naïades et baigneurs ne s'éloignent guère de la description de Pogge. En Suisse, ceux qui ont habité quelque temps l'intérieur du pays connaissent la facilité toute primitive des jeunes filles de l'Oberland et des riveraines du lac des quatre cantons à permettre la constatation de leurs charmes; cette condescendance naïve rappelle le flirtage des vierges américaines, avec moins d'accidents ; car il est un droit, un seul peut-être, que leur prudente simplicité réserve à l'époux que cette attrayante complaisance a pour but d'attirer. Dans le Valais, les bains

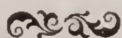
de Luèche, près de Sion, offrent à peu près sans correction le tableau de haute saveur décrit par Pogge.

Un de mes amis eut occasion de s'y rendre depuis Turin, il y a quelques années, en très-honorable compagnie. En parcourant ma traduction des bains de Bade près Thurgau, il crut un moment qu'il s'agissait de ceux de Luèche, tant les usages de la Suisse du Nord et de la Suisse du Sud se ressemblaient, malgré les quatre ou cinq siècles qui les séparent. Son expérience m'a été très-utile pour certains détails que je ne m'expliquais pas très-bien.

J'appris de lui, entre autres choses, que les tables flottantes sur lesquelles on servait, en pleine eau, des repas à frais communs, usage florissant encore à Luèche, étaient fabriquées en liége. Les convives, me dit-il, prennent en très-bonne part les chutes des verres, des plats et des bouteilles, que la turbulence occasionne dans ces banquets mouvants. Les visiteurs circulent encore, dans les bains du Valais, autour des galeries qui surmontent la pièce d'eau où se font les ébats féminins. Là aussi les jolies baigneuses demi-nues reçoivent des pièces d'argent, des couronnes et des bouquets de fleurs, et, en les recevant dans leur court vêtement soulevé, font quelquefois encore murmurer les Catons.

Une différence notable existe cependant : c'est que les baigneurs ecclésiastiques y sont aujourd'hui fort rares. Un prélat français qui se trouvait avec la noble compagnie piémontaise s'arrêta à la porte. De quelque manière qu'on essayât d'excuser à ses yeux le badinage des vierges valaisanes, il refusa obstinément de franchir le seuil de la piscine. Cette manière légère de prendre les eaux lui semblait un peu profane ; l'opinion d'aujourd'hui est devenue si sévère d'ailleurs à l'égard du clergé !

C'est ici le cas de prendre pour règle la bienheureuse devise de l'ordre de la Jarretière : « Honni soit qui mal y pense ! » Il faut se faire un cœur placide et un esprit simple ; il faut retrouver la franchise de l'âge d'or, la bonhomie des gracieux insulaires d'O'Taïti, au moment où les vaisseaux de Bougainville y abordèrent, si l'on veut goûter sans réflexions fâcheuses ces scènes primitives de l'Éden.



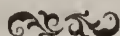


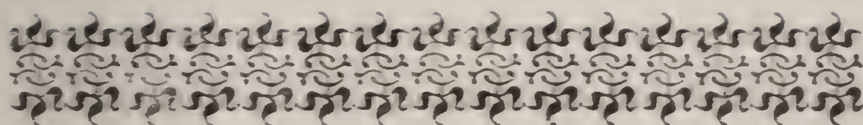
AVIS BIBLIOGRAPHIQUE

L'exemplaire des *Œuvres de Pogge* où j'ai découvert cette lettre, très-peu connue et non traduite en français, est un incunable à longues lignes, imprimé en caractères ronds, par Iehan Petit, à Paris, sans date, *sub signo lilii aurei*. Notre édition n'a été décrite ni par de Bure, ni par Brunet. Cette charmante description y est placée entre celle des ruines de Rome, *de ruina Romanæ civitatis*, et la lettre à Leonardo d'Arezzo sur le supplice de Jérôme de Prague, *de Hieronimi heretici obitu et supplicio*. Ce volume est divisé en deux parties : la première, composée des œuvres mêlées, contient cent deux feuillets de quarante à la page, chiffrés au recto en caractères romains, plus quatre feuillets de table ; la seconde, qui renferme seulement les facéties : *Poggii Florentini facetiarum liber*, a quarante-deux feuillets chiffrés de même, plus également quatre feuillets de table. Disons en passant que ces mordantes historiettes n'ont jamais été complétement traduites ; à peine la moitié est-elle connue des lecteurs français. On peut cependant voir, dans ce facétieux recueil, de

véritables documents historiques sur les mœurs de la cour romaine de ce temps-là. Les conteurs, qui se réunissaient en joyeux cénacle dans un coin du palais, et dont Pogge s'est fait le secrétaire, s'étaient promis de ne raconter que les souvenirs et les anecdotes épicés qu'ils auraient recueillis dans la journée. Les hauts censurés du *bugiale*, où se commettaient ces spirituelles indiscrétions, en riaient d'abord tous les premiers ; mais ils finirent par se fâcher, les conteurs devinrent vieux, et la pièce d'où partaient ces cuisants projectiles fut enclouée.

Il me reste à indiquer le sens des premières phrases de cette description, qui cadrent assez mal avec le sujet principal. Ces quelques lignes résument une lettre perdue, où Pogge, resté tolérant et ami de la vérité malgré ses fonctions de secrétaire pontifical, flagellait l'intolérance d'un célèbre juif espagnol converti. Ce Jérôme dont il critique ici les œuvres et le caractère s'était attiré le blâme du spirituel Florentin par ses conférences outrecuidantes de Catalogne et d'Aragon, et par les étranges commentaires qu'il avait faits sur certains passages de la Bible pour la conversion de ses anciens coreligionnaires. Ce passage, que mon respect pour l'intégrité d'un texte m'a empêché de retrancher, nous donne une excellente idée du caractère et du libéralisme de croyances de Pogge et de ses amis. On y trouve la preuve qu'ils avaient déjà une dose suffisante de ce scepticisme de bon goût qui a toujours distingué les intelligences d'élite de France et d'Italie. Ils avaient dû réserver, dans leur for intérieur, une fenêtre toujours ouverte aux curiosités supérieures, une issue toujours prête à laisser pénétrer chez eux les nouveautés vivantes de la science, qui doivent progressivement contrôler et amender les hypothèses du sentiment.





DESCRIPTION

DES

BAINS DE BADE

PRÈS DE THURGAU[1]

DE LEURS SITES

PAR POGGE FLORENTIN

CHER Nicolo[2], Pogge t'envoie un cordial salut : si ta santé est bonne, tant mieux ; la mienne l'est aussi. Je t'ai écrit, le 10 des calendes de mars, par un de mes collègues de la secrétairerie pontificale ; cette lettre, datée de Constance et joyeusement assaisonnée de sel attique, a dû t'égayer, si tu l'as reçue. Je t'y parlais beaucoup des *Lettres hébraïques*[3],

dont j'étais alors fort occupé, et je m'y amusais aux dépens du nouveau docteur ; celui-ci ne me semble pas déroger à la coutume qui fait d'un juif converti au christianisme un homme léger, vaniteux et inconstant. Je flagellais légèrement de mes plaisanteries ces lettres et la doctrine qu'elles contiennent, laquelle me paraît rude, sauvage et impertinente.

Je crains bien que cette épître ne te soit pas mieux parvenue qu'une autre que j'écrivais à Leonardo d'Arezzo [4]. Ton activité épistolaire m'est trop connue ; tu m'aurais déjà répondu quelque chose à cet égard, tu te serais déjà diverti avec moi de la nouvelle conduite de ce docteur de fraîche date, que tu avais si bien prévue. Quoique cela ne me semble pas indispensable à fortifier notre sagesse, il est bon, cependant, d'en prendre note pour compléter nos études de l'esprit humain. Rappelle-toi surtout comme j'avais deviné, à l'avance, les mœurs que Jérôme gagnerait [5] à ce changement de croyance.

Je t'écris cette nouvelle lettre de ces bains auxquels je suis allé demander ma guérison à mains jointes. L'étrangeté des sites, l'aménité des indigènes, les mœurs de ces peuplades et leur façon de prendre les eaux, m'ont fait penser que la description t'en serait agréable. On a beaucoup vanté les bains de Pouzzole, dont les délices attiraient en foule les populations de la vieille Rome ; je ne pense pas qu'ils aient jamais égalé en agré-

ment ceux d'où je t'écris, ni qu'ils puissent leur être comparés en rien. Le grand attrait de Pouzzole était moins dans la gracieuseté de ses habitants et leur manière de se baigner, que dans la douceur admirable de son climat et la magnificence de ses villas. Ici la beauté du pays n'apporte aucune distraction à l'âme, au moins bien peu; mais tout le reste y est disposé pour la volupté.

Les doux préceptes de la belle Cyprienne y sont si scrupuleusement observés, on y retrouve si fidèlement reproduits ses mœurs et ses tendres caprices, que je me suis souvent surpris à regarder ce bienheureux coin du monde comme le lieu choisi par Vénus elle-même pour y rassembler les plaisirs et tous les charmes de son gracieux cortége. Ces gens-là n'ont assurément jamais étudié les hautes fantaisies d'Héliogabale ; la nature seule les a instruits, et les a si bien instruits qu'ils sont passés maîtres ès sciences amoureuses.

Avant d'entamer la peinture de ces curieux bains, il faut t'en décrire la route, afin de te mieux faire comprendre quelle est la partie de l'ancienne Gaule qu'ils occupent.

Le premier jour, on s'embarque sur le Rhin, et, passant par la ville de Schaffouse, on navigue jusqu'à un peu plus d'un mille de cette cité. Là on met pied à terre, et l'on chemine pendant un autre mille, pour éviter l'endroit où le fleuve s'engouffre au milieu de montagnes

abruptes et de roches escarpées. Après quoi le voyageur voit se dresser devant lui la forteresse nommée Kaïserstuhl [6], également située sur le Rhin, et dont le nom signifie : *le siége de César*, en langage du pays. Cette place doit sans doute son nom à l'excellence de sa position, juchée qu'elle est au sommet d'une colline dominant le fleuve ; un petit pont y joint la rive gauloise à celle de la Germanie.

Un camp romain a jadis occupé ce nœud de la route, d'où nous contemplons le saut du Rhin du haut de la montagne. Le flot s'y précipite, au milieu de rocs brisés et en désordre, avec un bruit effroyable et une sorte de lamentation, comme s'il se plaignait lui-même de sa chute. Je me rappelai alors tout ce qu'on raconte de ce précipice si dangereux, et m'étonnai fort que les paysans des environs ne devinssent pas sourds aux éclats retentissants d'un pareil fracas ; les clameurs du fleuve, qui bondit avec fureur en cet endroit, se font entendre, en effet, à la même distance que les cataractes du Nil, à trois stades environ.

Près de là se trouve Bade [7], cité assez considérable, dont le nom signifie *bain* en langue allemande ; elle est située au pied d'un amphithéâtre de montagnes, près d'une rivière large et torrentueuse qui se jette dans le Rhin à six mille pas de la ville. A quatre stades de distance, est un charmant village bâti sur la rivière pour le

service des baigneurs. Au centre de cet établissement se trouve une place très-vaste, entourée de magnifiques hôtelleries où vont loger une grande quantité d'étrangers. Chaque maison possède à l'intérieur des bains particuliers, à l'usage desquels ont seules droit les personnes qui viennent y loger. Le nombre de ces bains, publics ou privés, est d'une trentaine à peu près.

Deux de ces réservoirs livrés au public sont ouverts des deux côtés ; ils servent de lavoirs à la plèbe et aux petites gens. Dans ces banales piscines s'entassent, pêle-mêle, hommes et femmes, jeunes garçons et jeunes filles, et tout le fretin des populations environnantes. Une cloison intérieure, pacifique retranchement, sépare à la vérité les deux sexes ; mais il n'en est pas moins risible de voir entrer dans l'eau des vieilles décrépites en même temps que des jeunes filles, les unes et les autres entièrement nues, et montrant à tout le monde leurs hanches, leurs reins et le reste. Je me suis souvent égayé à ce spectacle qui me rappelait les jeux floraux [8], admirant en moi-même la simplicité de ces bonnes gens, qui ne détournent pas les yeux de pareilles choses et n'y soupçonnent aucun mal.

Les bains des maisons particulières sont plus propres et plus décents. Les deux sexes y sont également séparés par une cloison ; mais cette séparation est criblée de petites fenêtres qui permettent aux baigneurs et baigneuses

de prendre ensemble des rafraîchissements, de se causer et de se caresser de la main, selon leur habitude favorite.

Au-dessus du réservoir général sont établis des promenoirs qui permettent aux hommes d'aller regarder les dames et de plaisanter avec elles; chacun est libre de passer dans le bain des autres et d'y venir examiner, causer, brocarder, pour se récréer l'esprit. On peut, à sa fantaisie, se placer de manière à voir l'entrée à l'eau et la sortie des baigneuses, qui se montrent à peu près nues ; ces dames n'observent aucune précaution préliminaire ; elles ne redoutent aucun danger et ne soupçonnent pas la moindre indécence dans cette naïve façon de prendre les eaux.

Il y a même plusieurs de ces bains particuliers où le passage qui mène à l'eau est commun aux deux sexes, de sorte qu'il arrive très-fréquemment qu'une femme dévêtue se heurte à un homme dans le même état de costume, et réciproquement. Le costume des hommes consiste en un simple caleçon; celui des femmes est un léger vêtement de lin ouvert sur le côté, sorte de peignoir transparent qui ne voile nullement, d'ailleurs, ni le cou, ni la poitrine, ni les bras.

Elles font souvent dans l'eau des repas en piquenique, servis sur des tables flottantes, auxquels les hommes sont invités. Nous-mêmes avons été conviés à une

de ces réunions originales, dans la maison où nous étions logés. Bien que très-vivement prié, je me contentai de fournir mon écot au festin, sans consentir à y prendre part. Ne va pas croire, mon ami, que mon refus vînt d'un excès de pudeur ou de sauvagerie, non certes; mais j'ignorais leur langue, et il me semblait ridicule, à moi Italien, de me mêler à ces sirènes, muet comme un poisson et sot comme si on m'eût coupé la langue. Je n'aurais eu d'autre ressource que de boire et d'entonner des sorbets pour tuer le temps.

Deux de mes amis, cependant, se mirent gaillardement à l'eau à côté de ces aimables baigneuses, leur prodiguant joyeusement les caresses, buvant et mangeant avec elles, sans aucune préoccupation. Ils essayaient de prendre part à la conversation par interprètes; l'essentiel était qu'ils fissent du bruit avec leurs lèvres. Que te dirais-je de plus? Rappelle-toi le tableau de Jupiter fécondant Danaë avec une pluie d'or et les accessoires; mes deux compagnons étaient pourtant couverts d'un peignoir de toile, ainsi que les autres hommes admis au bain des dames. Pendant ce temps-là, j'observais la fête du haut de la galerie, admirant ces mœurs faciles, ces piquantes coutumes, cette douce liberté de vivre et le privilége absolu accordé à la curiosité du spectateur.

Une telle simplicité de manières, la bonne foi avec laquelle les maris laissent caresser leurs femmes aux

étrangers, sont des choses vraiment prodigieuses. Rien ne les émeut, rien ne les trouble ; ils prennent tout cela du bon et du meilleur côté. Une entreprise d'amour, si téméraire qu'elle soit, devient aisée avec une pareille facilité d'humeur. Ces bons Allemands auraient fait d'excellents citoyens de la république de Platon, où tout devait être en commun ; bien que fort ignorants de la théorie, ils eussent été, n'en doutons pas, très-experts dans la pratique.

Dans quelques-uns de ces bains, où tous sont alliés entre eux par les liens du sang ou les rapports de l'amitié, les hommes se baignent avec les femmes sans la moindre cloison. On entre dans la salle de bains trois ou quatre fois par jour, et l'on y passe la meilleure partie des heures à chanter, à boire, à danser en chœur, en se mettant à l'eau de temps en temps. C'est un spectacle bien provoquant, de voir les jeunes vierges, prêtes à marier et dans toute la maturité de la jeunesse, montrer leurs formes splendides sous le costume complaisant des déesses. Quand elles dansent ainsi avec leurs légères draperies de lin voltigeant en arrière ou flottant sur l'eau, on les prendrait toutes pour la blanche Vénus en personne.

La coutume de ces belles filles est de réclamer gaiement une récompense aux spectateurs qui prennent tant de plaisir à contempler leurs jeux ; aussi ne manque-t-on

pas de leur jeter, surtout aux mieux faites, quelques petites pièces d'argent qu'elles reçoivent dans leurs mains ou dans leur court vêtement soulevé. Elles luttent alors entre elles, et dans leurs ébats elles laissent quelquefois s'égarer le regard sur leurs charmes les plus secrets. On leur jette aussi des couronnes de fleurs, dont elles ornent triomphalement leurs jolies têtes en nageant.

Bien que je ne me mette à l'eau que deux fois par jour, je me sens irrésistiblement attiré par ces attrayantes distractions. Tout mon temps est employé, je l'avoue, à courir d'un bain à l'autre; je me plais surtout à jeter aux jeunes filles des écus et des couronnes, selon la mode du pays.

Quel moyen, je te prie, de trouver le moment de lire et d'étudier, au milieu des concerts de cors et de harpes, au milieu des chants qui retentissent partout ici? Ce serait folie de chercher un coin pour y cultiver la sagesse. Je ressemble trop pour cela au *Chrémès* de la comédie de Térence, HÉAUTONTIMORUMENOS : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne me laisse indifférent. » Pour rendre ma jouissance plus complète il me manque malheureusement l'échange de la parole, qui en est le principal élément. Ma seule ressource est de rassasier mes yeux, de prendre parti dans ces rivalités folâtres, d'aller et venir sur les galeries de l'enceinte, dont l'a-

bord est si complétement libre qu'aucune condition, aucune loi n'en règle l'entrée.

Outre ces divertissements variés des eaux, il y en a d'autres au dehors qui sont également très-agréables. Une vaste prairie, parsemée d'arbres, s'étend du village à la rivière, où tout le monde se rend, après dîner, pour prendre part à de nouvelles distractions. On y chante en chœur et l'on y danse en rond. La plupart jouent à la paume, mais autrement qu'à la mode d'Italie. Les hommes et les femmes se lancent alternativement, l'adressant à la personne préférée, une paume pleine de grelots sonores. De tous côtés on se presse pour la recevoir; celui qui réussit à s'en emparer le premier la lance à son tour à celle qui est sa favorite. Or, comme beaucoup de mains s'élèvent pour demander cette pomme d'amour, le lanceur, feignant de la jeter tantôt à l'un tantôt à l'autre, s'amuse à faire osciller la foule joyeusement agitée. Il y a bien d'autres passe-temps encore, mais il serait trop long de te les énumérer; je n'ai tant insisté sur ceux-ci, qu'afin de te faire comprendre à quel point cette petite société se rapproche de la secte d'Épicure.

Je ne suis pas éloigné de croire que ce lieu est celui où fut placé le premier couple; c'est le *Gamédon* des Hébreux, le jardin de la volupté. En effet, si la volupté peut rendre la vie parfaitement heureuse, je ne

vois pas ce qui manque à ce petit coin du monde pour donner le bonheur parfait. Si tu veux savoir quelle est dans tout cela la vertu de ces eaux, elle est variée et infinie ; leur efficacité est admirable, presque divine, et surtout je ne connais pas dans l'univers entier de source thermale dont les ablutions soient si favorables à la fécondité des femmes.

Une foule de commères affligées de stérilité éprouvent chaque jour leurs merveilleuses qualités prolifiques ; aussi les survenantes observent-elles avec ferveur les préceptes et les remèdes recommandés à celles qui n'ont pas encore réussi à concevoir. Une des choses les plus dignes à noter est l'innombrable quantité de gens, nobles et vilains, qui accourent ici, de deux cent milles à la ronde, moins pour cause de santé que pour besoin de plaisir. Tous les amants, les galants, les voluptueux, tous ceux qui n'ont d'autre but que de passer leur vie dans les délices, y viennent chercher l'accomplissement de leur désirs. Beaucoup donnent à leur voyage le prétexte d'infirmités corporelles, qui ne sont malades qu'en imagination.

On voit d'innombrables beautés, au corps superbe, qui abordent à Bade sans mari ni parents, n'ayant qu'un laquais, une ou deux servantes, ou simplement accompagnées de quelque vieille voisine plus facile à tromper qu'à rassasier. La plupart arrivent ornées de tout ce

qu'elles possèdent de drap d'or et d'argent, et constellées de pierreries ; tu jurerais qu'elles sont venues plutôt pour célébrer des noces que pour prendre les eaux.

Là viennent jusqu'à des vierges vestales [9] ou mieux des prêtresses de Flora la Romaine. Là se pressent également des moines, des abbés, des frères, des prêtres, qui s'y comportent avec moins de décence souvent que les autres hommes. Ils semblent dépouiller leur caractère religieux avec leurs vêtements, et ne se font pas scrupule de se baigner au milieu des femmes, ayant comme elles la chevelure ornée de rubans de soie.

Le but général est de chasser la mélancolie et de se livrer à la joie ; on ne pense qu'à jouir de tous les fruits de la volupté. La grande préoccupation n'est pas de partager ce qui est en commun, mais bien de mettre en commun ce qui est divisé. Chose extraordinaire, dans ces réunions composées souvent de près d'un millier d'hommes, dans ces foules ivres de plaisir, aucune discorde ne s'élève, on n'y surprend aucune querelle, aucun désaccord ; on n'y entend aucune parole de colère, aucun murmure. Les maris regardent tranquillement caresser leurs femmes par ceux mêmes qu'ils n'ont jamais vus. Le tête-à-tête le plus familier ne les émeut ni les étonne ; ils acceptent tout avec un esprit bienveillant et vraiment paterne.

La passion de jalousie, qui tourmente ailleurs presque tous les maris, leur est parfaitement inconnue. Ce genre

de maladie n'a pas même de nom dans leur langue ; elle leur est si étrangère qu'ils n'ont pas même songé à la désigner. Au fait, comment auraient-ils pu chercher à exprimer le soupçon amoureux, quand on est encore à découvrir parmi eux un mari véritablement jaloux ?

Oh! combien ces mœurs diffèrent des nôtres ! Combien ces philosophes pratiques l'emportent sur nous, qui prenons tout cela en si mauvaise part, qui nous plaisons si fort aux calomnies et aux soupçons, qui sommes si habiles à changer en crimes manifestes les moindres apparences de privauté !

Que j'envie la placidité de ces braves gens ! et combien je déteste l'extravagance de notre esprit toujours inquiet, toujours dévoré de soucis ! Nous fouillons fiévreusement, sans relâche, les terres et les mers, en quête de l'or; rien ne nous rassasie, nul gain ne nous contente. Nous nous plongeons dans des misères présentes pour éviter les misères à venir ; nous passons sottement notre vie à nous tourmenter le corps et l'âme; nous nous condamnons à une pauvreté réelle et de tous les moments, pour éviter les douteuses menaces d'une pauvreté imaginaire.

Moins fous mille fois, ces bons Allemands vivent au jour le jour, contents de peu ; ils changent en fêtes tous les instants de leur vie, sans rechercher l'excès des richesses; ils usent des biens qu'ils possèdent, sans se tra-

casser de ce que leur réserve l'avenir. Si quelque adversité les frappe, ils l'accueillent patiemment, et sont riches surtout de l'adoption de cette belle devise : « Celui-là seul a vécu, qui a bien vécu. »

Mais à quoi bon ces réflexions chagrines ? Mon but n'est pas d'exalter, dans cette lettre, les habitants de Bade à nos dépens ; celui que je me suis proposé est de remplir ces pages de choses joyeuses. Je veux qu'une étincelle de ce foyer de volupté qui m'a réchauffé dans ces délicieux bains aille te réjouir à Florence. Adieu, mon très-aimable Nicolo, porte-toi bien ; fais part de cette curieuse épître à Léonardo d'Arezzo, tout doit être comme entre amis.

Salut encore à vous, mes très-chers Nicolo et Leonardo, songez à ne pas m'oublier auprès de Cosme [10].

POGGIO BRACCIOLINI FLORENTINO.

Cette lettre est sans date, mais il est facile de combler cette lacune. Pogge n'a pu se rendre aux eaux de Bade qu'après la déchéance du scandaleux pontife Jean XXIII (mars 1415), qui lui donna quelques années de loisir. Sa lettre est en outre antérieure à son excursion à la recherche des manuscrits de Saint-Gall, en 1516, à laquelle il ne fait pas ici la moindre allusion. D'un autre côté, ses critiques du livre de Jérôme de Sainte-Foi nous indiquent que le bruit des conférences soutenues, en 1413, par le nouveau docteur contre ses anciens coreligionnaires les rabbins d'Aragon, retentissait encore, et que les persécutions dont elles furent suivies en 1514 étaient l'objet d'éloges de la part des pères du concile, qui brûlaient Jean Huss et Jérôme de Prague.

On peut donc presque à coup sûr dater la piquante description de Pogge de l'été de 1415. Cette étude de mœurs remonte aux premières années du XVe siècle.





POGGII FLORENTINI

DE BALNEIS PROPE THUREGUM SITIS

DESCRIPTIO

POGGIUS plurimam salutem dicit Nicolao suo. Si vales, bene est; ego equidem valeo. Per quemdam contribulem meum scripsi, ex Constantia ad te, ad X Kalendarum Martii, ut opinor. Quam si recipisti, profecto ad risum te debuit promovere. Erat enim longiuscula jocis referta ac salibus, dicebam multa de *litteris hebraicis*, quibus operam dabam; plura jocabar in doctorem ipsum, ut captus eorum mos est qui ex judæis christiani efficiuntur, virum levem, infulsum atque inconstantem. Litteras vero ac doctrinam ut rudem, incultam atque agrestem, facetiis quibusdam leviter perstringebam.

Verum etiam suspicor eam epistolam et item alteram, quam Leonardo Aretino dabam, vobis redditas non esse. Nam medius fidius quæ tua diligentia est in officio litterarum; rescripsisses postmodum aliquid, vel saltem mecum gratulatus esses hanc novam novi doctoris disciplinam, ad quam perdicendam me sæpius es hortatus; quam etsi nullius usus esse conspiciam ad sapientiæ facultatem, confers tamen aliquid ad studia nostra humanitatis, vel ex hoc maxime ut morem Hieronymi in transferendo cognovi.

Has vero litteras ex his balneis ad te scripsi, ad quos cum me contulissem juncturas manus curandi gratia; rem dignam putavi ut eorum situm atque amœnitatem et mores harum gentium tibi describere et consuetudinem balneandi. Multa dicuntur ab antiquis de balneis puteolanis, ad quæ universus populus pœne romanus, voluptatis causa, confluebat; sed nequaquam arbitror illa ad horum jucunditatem accedere potuisse, et haud cum his nostris fuisse comparanda. Nam voluptatem puteolanam magis afferebant amœnitas locorum et villarum magnificentia, quam fœstivitas hominum et balneorum usus. Hæc vero loca nullam, ut admodum parvam, præstant animo relaxationem; reliquia omnia immensa tribuunt amœnitatem : ut persepe existimem et Venerem ex Cypro et quicquid ubique est delitiarum, ad hæc balnea commigrasse; ita illius instituta servantur, ita ad unguem ejus mores et lascivia representant ; ut quanquam non legerint Heliogabalæ contiones, tamen in ipsa natura satis docti, satis instituti esse videantur.

Sed quam balnea hæc tibi sunt descriptura, nolui præ-

termittere viam qua huc itur ex Constantia, ut conjectare possis qua parte Galliæ sint constituta. Prima die navicula veniens, per Rhenum, ad opidum Schaffhusen, mille passuum quattuor et viginti. Tum dein, propter ingentem fluminis descensum per arruptos montes et confragosa saxa, iter esset pedibus conficiendum, millia passum decem, ad castellum applicuimus quod est supra Rhenum, nomine Keyserstul, hoc est eorum lingua *Cæsaris sedes*. Hunc locum opinor, ex ejus nomine, propter ipsius oportunitatem ; est in colle excelso, imminens flumen quod parvo ponte Galliam conjungit Germaniæ; quondam Romanorum castra fuisse hoc in itinere.

Rheni vidimus casum ex alto monte, scopulis interruptis, magno fragore ac sonitu, ut ipsummet casum suum queri et lamentari possis (credere). Tum mihi venit in mentem eorum quæ feruntur de vili descensu tam precipiti ; nec mirum accolas circumvicinos, propter illius strepitum ac fragorem fieri surdos putari. Cum hujusmodi fluminis quod torrens in eo loco existimari potest, ad instar Nilii, tribus fere stadiis, rumor exauditur.

Opidum est deinde Baden satis opulens, quod est *balneum* lingua Almanorum, situm in convalle montibus circumvenientibus, prope flumen ingens, rapidissimi cursus, quod in Rhenum fluit, longe ab oppido millibus passuum sex. Prope oppidum stadiis quatuor, est villa supra flumen pulcherrima, in usu balneorum fabricata. Area est perampla media parte villæ, et circum, hospitia magnifica, multarum receptacula gentium.

Singulæ domus sua habent balnæa interius, in quibus

abluuntur hi soli qui ad eas divertere. Balnea, tum publica tum privata, sunt numero circiter XXX. Publica tamen duo existunt palam ab utraque parte, lavacra plebis et ignobilis vulgi, ad quæ mulieres, viri, pueri, innuptæque puellæ, et omnium circumfluentium fex descendit. In his, vallus quidam interraneus, utpote inter pacificos constructus, viros a feminis sejungit. Ridiculum est videre vetulas decrepitas simul et adolescentiores nudas, in oculis hominum aquas ingredi, veranda et nates omnibus ostentantes. Risi sæpius hoc tam preclarum spectaculi genus, mente revocans ad florales ludos; et mecummet istorum simplicitatem admiratus sum, qui neque ad hæc oculos advertunt, neque quicquam suspicantur aut loquantur mali.

At vero balnea in domibus privatorum perpolita sunt, et ipsa viris feminisque communia tabulata quidam hæc secernunt; et in his fenestressæ perplures dimissæ, quibus et una potare simul et colloqui et utrumque videre et attrectare queant, ut eorum frequens est consuetudo. Hæc desuper fiunt deambulatoria, in quibus, conspiciendi et confabulandi causa, homines consistunt. Nam cuivis licet, visendi, colloquendi, jocandi ac laxandi, animi gratia, aliorum balnea adire et præstare, adeo ut et cum exeunt et ingrediuntur aquas feminæ, majori parte corporis nudæ, conspicantur. Nullæ aditus custodiæ observantur, nulla hostia prohibent, nulla suspicio inhonesti. Pluribus in locis idem qui viris et mulieribus quoque ad balnea est ingressus, ut sepissime accidat et virum feminæ nudæ et feminam viro nudo obviam ire. Masculi campestribus tantum utuntur; feminæ vero lineis induuntur ves-

tibus, cruratenus ab alto vel latere scissis; ita ut neque collum, neque pectus, neque bracchia aut lacertos tegant.

In ipsis aquis sæpe de simbolis edunt, composita mensa desuper aquam natante, quibus viros assistere consueverunt. Nos quidem, ea in domo qua laudabamur, semel vocati sumus ad eam consuetudinem. Ego vero simbolum contuli, interesse nolui, licet etiam atque etiam rogatus; non permotus pudore qui pro ignavia habetur ac rusticitate, sed inscitia sermonis. Fatuum mihi quoddam videbatur hominem italum, horum inscium loquelæ, una cum feminis adesse in aquis, mutum et elinguem, ubi universus dies sorbillando ac potisando terendus erat.

Duo tamen ex sociis balneum ingressi sunt, magna cum animi jocunditate una aderant, tangebant, potum una sumebant et cibum. Colloquebantur, licet per interpretem, persæpe fabello ventulum faciebant. Restat nihi aliud nisi pictura illa Jovis, quo pacto Danaem per impluvium aureum impregnavit et reliqua. Illı tamen linea stola, ut moris est viris cum in mulierum balnea accersuntur, vestiti erant. Ego autem ex deambulatorio omnia conspiciebam : mores, consuetudinem, suavitatem victus, vivendi libertatem ac licentiam contemplatus. Permirum est videre quanta simplicitate vivant, qua fide videbant viri uxores suas a peregrinis tangi; non commovebantur, non animum advertebant; omnia in meliore parte accipiunt. Nihil est tam difficile, quin eorum moribus facile fiat.

Plane in policiam Platonis convenissent, ut omnia essent communia; cum et jam absque ejus doctrina, tam prompti in ipsius sectam reperiantur. In nonnullis bal-

neis masculini resident promiscui cum feminis, quibus sunt sanguine proximi aut benivolentia. Quotidie ter aut quater balnea intrant; majorem in his diei partem agentes, partim cantando, partim potando, partim choreas exercendo psallunt, et jam in aquis paululum subsidendo. In quo jucundissimum est videre puellas jam maturas viro, jam plenis nubilas annis, facie splendida ac liberali in dearum habitum et formam psallentes, modicæ vestes retrorsum trahunt, desuper aquam fluitantes, ut alteram Venerem estimares.

Mos est mulieribus ut, cum viri eas desuper prospectant, jocandi gratia, stipem petere. Itaque projiciuntur nummuli, et quidem pulchrioribus, quos illæ partim manibus excipiunt, partim lintheis extensis, altera alteram propellens; quo in ludo quandoque etiam occultiora deteguntur. Projiciuntur præterea et serta variis distincta floribus, quibus capita exornant dum abluuntur. Ego hac profuga videndi atque jocandi festivitate pellectus, cum bis tantum in die lavarem, reliquum tempus consumebam in aliis balneis visitandis; nummos persæpe jaciens et serta, ad morem cæterorum.

Neque enim vel legendi vel sapiendi quicquid tempus erat. Inter simphonias, tubicinas, citharas et cantus undique circumstrepentes, ubi velle solum sapere? Summa fuisset dementia, præsertim ei qui neque est ut me *Chremes Heautontimorumenos :* homo est, nihil humani a se alienum putans. Ad summam voluptatem deerat commertium sermonis, quod rerum omnium est primum. Itaque restabat nihil nisi oculos pascere, sectari in ludum, ducere et re-

ducere ; ambiendi insuper locus erat, et ea tanta licentia ut legem ambitus non ferat.

Præter has multiplices jocunditates, est et alia non mediocris. Pratum est ingens post villam, secus flumen, multis arboribus contectum ; eo post cœnam conveniunt undique omnes. Tum varii ludi fiunt : quidam choreis gaudent, cantant quidam. Plurimi pila ludunt, non equidem more nostro ; sed viri ac mulieres pilam, tintinnabulis plenam, alter ad alteram dilectiorem projiciunt. Tum concurritur undique ad illam excipiendam ; qui eam capit potior habetur, isque eam projicit iterum ad personam acceptiorem; cum illam (pilam) multi petant, porrectis manibus, atque ipse, modo ad hunc, modo ad illam, simulat se jacturum. Multi præter hos joci fiunt, quos longum esset recensere ; hos autem retuli ut comprehendas quanta sit hæc schola Epicureæ factionis.

Atque hunc illum locum esse credo, in quo primum hominem creatum, quem *Gamedon* hebrei vocant, hoc est ortum voluptatis. Nam si voluptas vitam beatam efficere potest, non video quid huic loco desit ad perfectam et omni parte consummatam voluptatem. Quod si quæ sit virtus aquarum quæras : cum varia et multiplex cum illa est admirabilis eorum virtus et pœne divina; nec ego esse ulla, in orbe terrarum, balnea ad fecunditatem mulierum magis accommodata ; itaque cum plures, sterilitatis causa, illic accesserunt, mirandam illorum virtutem experiuntur ; servant diligenter precepta quibus adhibentur remedia ad eas quæ concipere nequeunt.

Inter cætera vero, illud est memoria dignum, innumerabilis multitudo nobilium et ignobilium, ducenta millium passuum huc venientium, non tam valetudinis causa quam

voluptatis. Omnes amatores, omnes proci, omnes quibus in delitiis vita est posita huc concurrunt, ut fruantur rebus concupitis. Multa corporum simulantur ægretudines, cum animo laborent. Ita videbis innumeras, forma præstantes, sine viris, sine cognatis, duabus ancillis et servo, aut aliqua affini anicula quam levius sit fallere quam nutrire. Singulæ autem, quoad possunt, vestibus auro et argento, gemmisque veniunt ornatæ ; ut non ad balnea sed ad celeberrimas nuptias eas dixeris accessisse.

Hic quoque virgines Vestales, vel ut verius loquar Florales. Hic abbates, monachi, fratres, sacerdotes, majori licentia quam ceteri vivunt; et simul quandoque cum mulieribus lavantes, sericis quoque comas ornantes, omni religione abjecta. Omnibus una mens est tristitiam fugere, quærere hilaritatem, nihil cogitare nisi quemadmodum læti vivant, gaudiis fruuntur. Non de communi dividendo agitur, sed de communicando divisa.

Mirabile dictu est in tanta multitudine, est fere hominum mille, in tam variis moribus, turba tam ebria, nullam discordiam oriri, nullam seditionem, nullum dissidium, nullum murmur, nullum maledictum. Cernunt viri uxores tractari, cernunt cum alienoribus, et quidem solum cum sola, nihil his permoventur, nihil admirantur ; omnia bona et domestica mente fieri cogitant. Itaque nomen zelotypi, quod quasi omnes maritos oppressit, apud istos locum non habet; incognitum est id verbum et inauditum. Nesciunt hoc genus morbi; nomen quo hæc passio nominetur non habent. Nec mirum ejus rei nomen apud istos, non esse, cujus res non subsit ipsa; neque enim quisque adhuc inventus est in istis qui zelotypus esset.

O mores dissimiles nostris ! qui omnia semper acci-

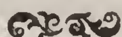
pimus in deteriores cogitationes; qui adeo calumniis delectamur et obtrectationibus, ut si quid parvula vidimus conjectura, statim pro manifesto crimine attestemur. Invideo persæpe istorum quieti, et nostras execror animi perversitates, qui semper quærimus, semper appetimus, qui cœlum et terras et mare pervertimus ad pecuniam eruendam. Nullo quæstu contenti, nullo lucro satiati, dum futuras expavescimus calamitates, continuis calamitatibus, anxietatibusque jactamur; et ne miseri fiamus, nunquam miseri esse desistimus; semper inhiantes opibus, nunquam neque animo neque corpori indulgentes.

At isti, in parvo contenti, in diem vivunt; quoslibet dies festos agunt, non appetentes divitias minime profuturas; opibus gaudentes suis non pavent futuram. Si quid adversi accederit, bono animo ferunt. Ita hac sola ditantur sententia : Vixit dum vixit bene.

Sed hæc omittamus. Neque enim est propositum meum vel hos collaudare vel nos reprehendere; volo epistolam totam jocunditatis esse plenam, ut ejus voluptatis quam præsens in balneis percepi, tu quoque absens ex litteris meis portiunculam aliquam consequaris.

Vale, mi Nicolae jocundissime, harum litterarum Leonardum nostrum, cum amicorum inter se communia sint, participem facito verbis meis. Nicolaum et item Leonardum salutato, et Cosmam salvere dicito.

Poggius Florentinus.





NOTES

—

1. Le texte dit « *prope Thuregum* », que j'ai traduit par « près Thurgau ». Bade se trouve en effet sur la frontière de l'ancien pays de Thurgau, circonscrit aujourd'hui par le canton de Thurgovie. Si l'on voulait serrer l'étymologie de plus près, on trouverait peut-être que le *Thuregum* de Pogge n'est autre que le Kaïserstuhl d'où il contemple la chute du Rhin ; en enlevant l'*h* du mot latin, qui peut fort bien être une addition inutile, *Turegum* signifierait *Tour des rois*, équivalent du mot allemand Kaïserstuhl, *Siége des Césars*.

2. Nicolo Nicoli, l'un des plus grands amis de Pogge, auquel il enseigna l'hébreu, est celui à qui cette lettre est adressée. L'éloge funèbre que Pogge lui consacra après sa mort nous montre dans Nicolo un érudit souriant, qui aimait les plaisanteries bien tournées et faites dans le but de reposer l'esprit. C'était un des plus infatigables champions de cette troupe studieuse de la Renaissance italienne qui traquait partout les chefs-d'œuvre de l'antiquité pour les remettre en honneur. Il eut l'art

de faire affluer les bons livres autour de lui et de les poursuivre jusqu'aux extrémités de l'Europe, « *ab extremis Europæ finibus conquisivit.* » Nicolo surpassa, dit Pogge, tous les Italiens de son temps dans la passion de rechercher ce précieux butin ; il ne s'attachait pas seulement aux auteurs grecs et latins, mais aussi aux livres écrits dans les idiomes populaires de l'Allemagne et de la France. Personne non plus ne fut si libéral à communiquer à ses contemporains ses trésors littéraires laborieusement acquis. Nicolo mourut dans la première moitié du XVe siècle, à l'âge de soixante-treize ans.

3. Les lettres hébraïques dont il est ici question sont l'ouvrage du juif espagnol converti, et connu depuis sous le nom de Jérôme de Sainte Foi ; il y prétendait que les prédictions contenues dans la Bible, relativement à Jésus-Christ, étaient si évidentes, qu'elles attestaient si clairement sa qualité de vrai Messie, qu'il se faisait fort de rallier à cette opinion tous les rabbins espagnols, si le pape Benoît XIII, alors réfugié en Espagne, voulait faire tenir une conférence publique en sa présence. Cette conférence, commencée le 7 février 1413, en présence du pape exilé, de plusieurs cardinaux, d'une foule de prélats et des rabbins les plus savants du royaume d'Aragon, ne finit que le 10 mai suivant. Comme il arrive souvent en pareil cas, l'orgueil et la vanité du nouveau docteur y gagnèrent seuls quelque chatouillement. Chacun resta dans son opinion, en depit des efforts de Jérôme, qui s'était fait fort de démontrer « que Jésus avait rempli parfaitement les vingt-quatre caractères désirés dans la personne du Messie. » Jérôme de Sainte Foi composa aussi un traité contre les erreurs dangereuses contenues dans le Talmud. Ceux qui s'intéresseraient à ces beaux problèmes du temps d'Hérode pourraient avoir recours à l'édition de Francfort, 1602, qui publia le tout sous ce simple titre : « Traité de Jérôme de Sainte Foi. »

4. Leonardo Bruni, dit Aretino, parce qu'il était né à Arezzo,

était un des collègues de Pogge à la secrétairerie pontificale, sous Innocent VII et quatre de ses successeurs. C'est à lui qu'est adressée la célèbre épître, si honorable pour la mémoire de Pogge, où ce dernier s'élève si énergiquement contre le supplice de Jérôme de Prague. Leonardo a laissé des travaux historiques et des traductions estimées ; il mourut chancelier de la république de Florence en 1444, à l'âge de soixante-quatorze ans.

5. Ce Jérôme est précisément notre juif converti, Jérôme de Sainte Foi, l'auteur du *Litteræ hebraïcæ* et des Conférences outrecuidantes dont nous avons parlé dans notre préface et à la note (3) de cet appendice.

6. La rivière sur laquelle le Bade helvétique est situé est la Limmat, qui se jette dans le Rhin à quelques milles en effet au-dessous de cette ancienne cité de bains.

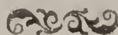
7. Le Bade de Pogge, petite cité suisse encore d'un séjour agréable, était aux XIVe et XVe siècles une ville assez opulente, capitale d'un petit comté allemand englobé aujourd'hui dans le eanton suisse de Zurich.

8. Chacun sait que les jeux floraux de la Rome antique étaient célébrés par les courtisanes en l'honneur de Flora, qui, après avoir exercé fructueusement ce joyeux métier, avait laissé ses biens à la République. Du Verdier, seigneur de Vauprivas, dans ses *Images des Dieux*, dit que « certains jeux furent ordonnés en son honneur, lesquels estoient célébrez par les p...... avec grande lasciveté. » Il faut donc bien se garder de les confondre avec les *Jeux floraux* institués au commencement du XVe siècle par Clémence Isaure, création charmante, dont le but était de donner de l'émulation aux poëtes, et qui, bien que fort tombée aujourd'hui, ont eu cependant un dernier triomphe, celui de couronner une des premières odes de Victor Hugo.

9. Est-il besoin d'apprendre au lecteur qu'il s'agit ici des

nonnes allemandes, si souvent réformées, dans le temps où l'ordre de naissance faisait du couvent une profession obligatoire à un si grand nombre de filles de la baronnie saxonne? Si les nonnes de Cologne, que Sprenger, dans son *Malleus maleficiarum*, nous représente indécemment tourmentées du démon, avaient eu recours à ce dérivatif des eaux de Bade, tout nous porte à croire qu'elles eussent été facilement guéries.

10. Cosme de Médicis, fils de Jean, premier personnage illustre de cette illustre race, est le Cosme auquel s'adresse ce souvenir de Pogge. C'est ce même Cosme qui, sans titre ni pouvoir officiel dans la république de Florence, eut une si grande influence dans la direction des affaires publiques de sa patrie. Machiavel fait de lui le plus grand éloge; la jalousie démocratique s'effaroucha un moment de ses immenses richesses et de l'usage généreux qu'il en faisait. Cosme se vit exilé à Venise; mais un an à peine s'était écoulé depuis la sentence de proscription, que les Florentins le rappelèrent. Ce qui fait l'éloge de Cosme, c'est que tous les hommes d'esprit, Machiavel, Pogge et Leonardo d'Arezzo entre autres, l'avaient en singulière vénération. Il mourut puissant et tranquille en 1464, à l'âge de soixante-cinq ans.



ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

Société libre

POUR LA PUBLICATION A PETIT NOMBRE DE LIVRE RARES OU CURIEUX.

Membres du Conseil pendant l'année 1867-1868.

MM. Paul CHÉRON. — H. COCHERIS. — Jules COUSIN. — Pierre JANNET — Louis LACOUR. — Lorédan LARCHEY. — Anatole de MONTAIGLON. — Charles READ. — Le baron O. DE WATTEVILLE.

Collection de la Compagnie.

1. DE LA BIBLIOMANIE, par Bollioud-Mermet. In-16. . . . . . 5 »
2. LETTRES A CÉSAR, par Salluste. In-32. . . . . 2 »
3. LA SEIZIESME JOYE DE MARIAGE. In-16. . . . . 2 »
4. LE TESTAMENT POLITIQUE DU DUC CHARLES DE LORRAINE. Publication d'Anatole de Montaiglon. In-18. . . . . 3 50
5. LES BAISERS DE JEAN SECOND. In-32. . . . . 2 »
6. LA SEMONCE DES COQUUS DE PARIS EN MAY 1535. Publication d'Anatole de Montaiglon. In-18. . . . . 2 »
7. LES NOMS DES CURIEUX DE PARIS. In-18. . . . . 1 50
8. LES DEUX TESTAMENTS DE VILLON. In-8° tellière. . . . 7 »
9. LES CHAPEAUX DE CASTOR. In-18. . . . . 1 »
10. LE CONGRÈS DES FEMMES, par Érasme. In-32. . . . . 1 »
11. LA FILLE ENNEMIE DU MARIAGE ET REPENTANTE, par Érasme. In-32. . . . . 2 »
12. TRAITÉ DE SAINT BERNARD. — DE L'AMOUR DE DIEU. Publication de P. Jannet. In-8° tellière. . . . . 5 »

13. Regnier. Édition de Louis Lacour, impression par Jouaust. In-8. 20 »

14. Le Mariage, par Érasme. Traduction V. Develay. In-32. . . 2 »

15. Le Comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses, publié par Jules Cousin. 2 vol. in-18. . . . . 10 »

16. La Sorbonne et les Gazetiers, par Jules Janin. In-32 . . . 2 »

17. L'Empirique, publié par Louis Lacour. In-18 . . . . 2 »

18. La Princesse de Guéménée et le Duc de Choiseul. In-18. 2 »

19. Les Précieuses ridicules, de Molière. Reproduction textuelle de la première édition, par Louis Lacour. In-18. . . . . 5 »

20. Les Rabelais, de Huet. In 16. . . . . 3 »

21. Description naïve et sensible de Sainte-Cécile d'Alby, nouvelle édition publiée par M. d'Auriac. In-16. . . . . 5 »

22. Apocoloquintose, facétie sur la mort de l'empereur Claude, par Sénèque, traduction nouvelle par M. Victor Develay. In-32. 2 »

23. Aline, par Boufflers. Édition Develay. In-32. . . . . 2 »

24. Projet pour multiplier les colléges des filles, par l'abbé de Saint-Pierre. Édition Develay. In-32. . . . . 1 »

25. Le jeune Homme et la Fille de joie, par Érasme. In-32. . 1 »

26. Le Comte de Clermont et sa Cour, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. In-18. . . . . 3 »

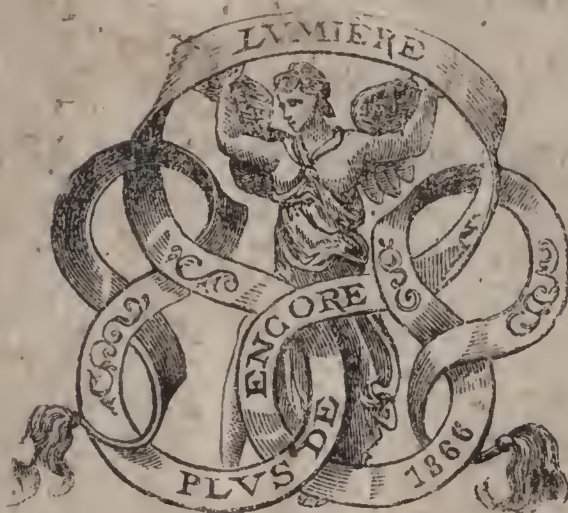
27. Le Grand Écuyer et la Grande Écurie, par Édouard de Barthelemy. In-18. . . . . » »

28. Les Bains de Bade au xve siècle, par Ant. Meray. In-17. . . 3 »

On peut se procurer gratuitement les Statuts à la librairie de la Compagnie, rue de la Bourse, 10, à Paris.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint Honoré, 338.

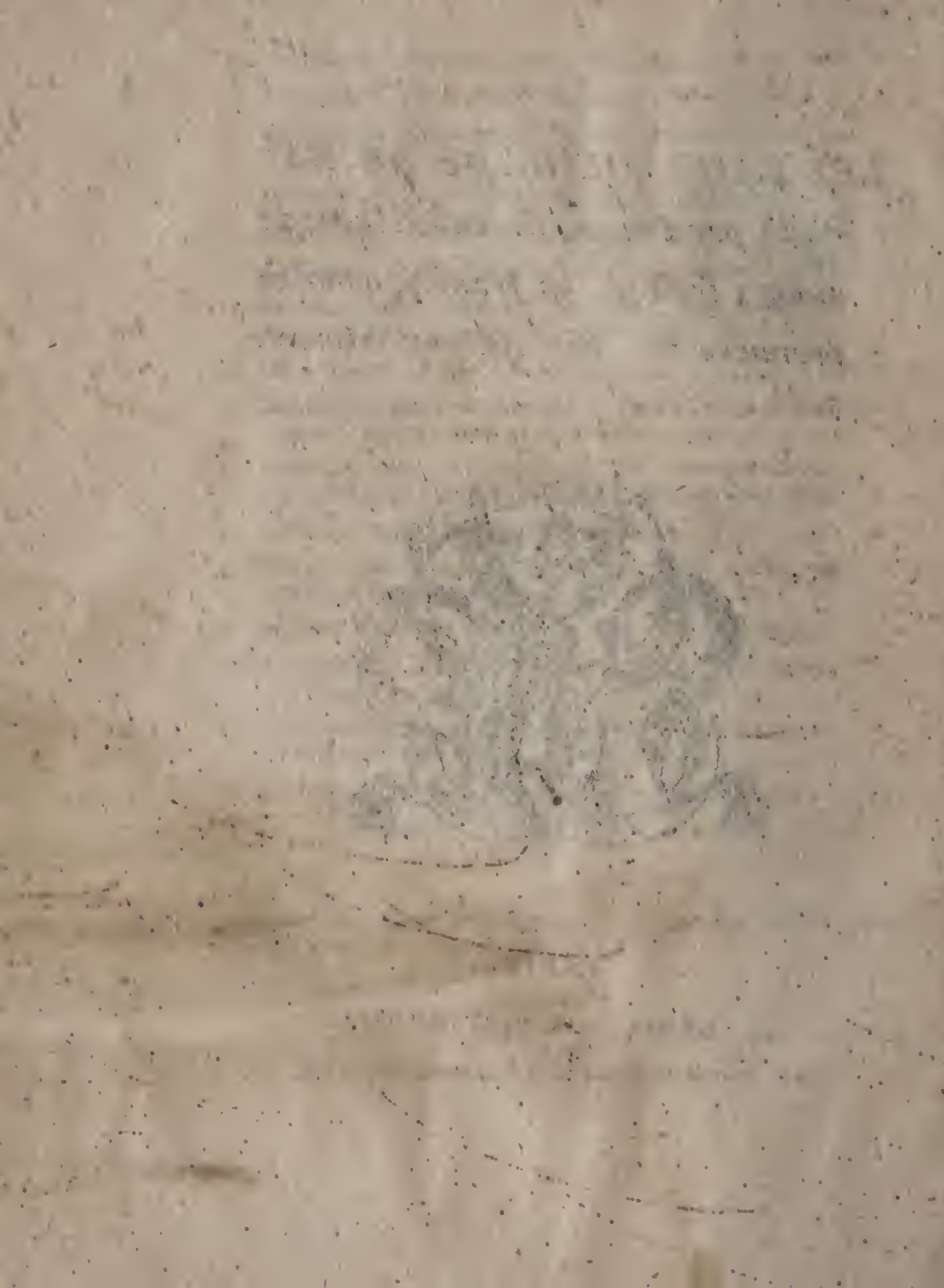
LES BAINS DE BADE AU XVe siècle, par Pogge, florentin, scène de mœurs traduite en français pour la première fois par Antony Meray.



PARIS

ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXVIII



VINGT-HUITIÈME

publication

DE L'ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

Des presses parisiennes

DE D. JOUAUST

à Paris






LIBRARY OF CONGRESS
0 020 142 516 5